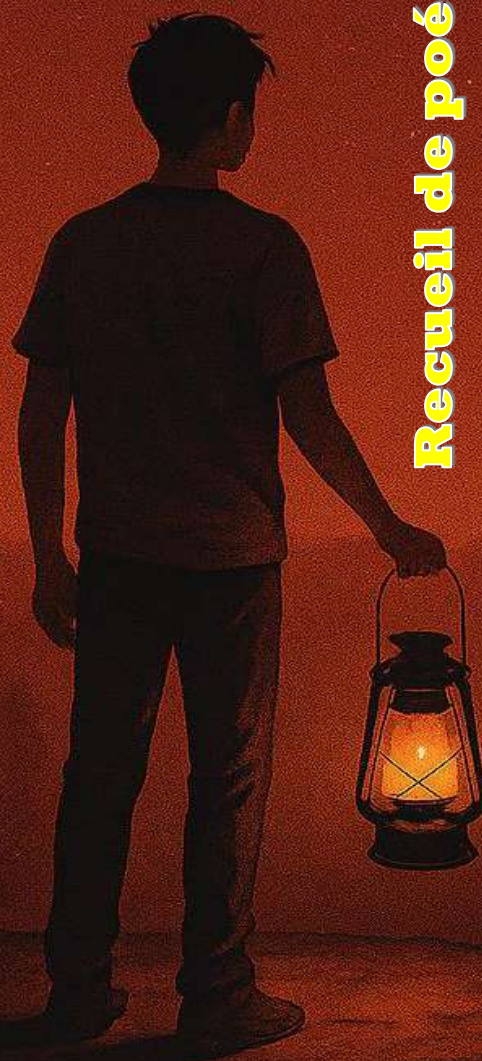


VEILLEUR DU NÉANT

Recueil de poésie



Abdelghafour Merhouar

VEILLEUR DU NÉANT

Abdelghafour Merhouar

Recueil de poésie

Dédicaces

À la mémoire de mes parents, dont l'estime et la sagesse continuent d'éclairer mon chemin, même au-delà de l'absence. Que chaque mot de ce recueil soit une fleur déposée sur la rive de leur souvenir.

À ma petite famille, refuge de tendresse et d'espérance, je dédie ces poèmes. Que chaque vers vous enveloppe de la chaleur de mon affection et vous rappelle combien vous êtes le cœur battant de ma vie.

À mes frères et sœurs, compagnons d'enfance et d'éternité, je dédie ces pages. Puissent nos souvenirs partagés et nos chemins croisés trouver ici un écho de fraternité et d'amour indéfectible.

À tous mes amis, présents ou lointains, qui ont su embellir mes jours de leur amitié sincère, j'offre ces poèmes. Que ces mots soient le reflet de notre complicité et de nos rires partagés.

À tous ceux que la poésie hante et soulève, à ceux qui cherchent dans le verbe une lumière ou une

**blessure, je dédie ce recueil. Puissent mes vers rejoindre
vos quêtes et nourrir, ne serait-ce qu'un instant, votre
soif d'absolu.**

Note d'intention

Depuis les marges du silence, là où la parole s'égare dans l'obscurité, je demeure, guetteur immobile face à l'invisible. J'ai appris à écouter l'écho de mes propres battements, à recueillir les fragments de lumière qui survivent au ravage des peines, à sentir ce parfum ténu que laisse la mémoire quand tout s'efface autour de moi.

Écrire, pour moi, n'a jamais été une conquête de la clarté : c'est une traversée, souvent aveugle, parfois douloureuse, dans les territoires du manque, de l'absence, de l'oubli. Je me suis longtemps cru destiné à éclairer, à nommer le monde, à le sauver peut-être par la magie du verbe. Mais la poésie m'a appris l'humilité : elle ne remplit pas le vide, elle l'habite, elle le scrute, elle lui donne une voix.

Je suis ce veilleur du néant, celui qui accepte de rester éveillé quand tout dort, qui recueille les images errantes, les souvenirs babillards, les battements d'un cœur usé par l'attente et la perte.

Dans la nuit de l'écriture, je me lève en silence, en flammes, le cœur brûlant d'illusion. J'avance à tâtons, cherchant comment franchir la privation pour quitter les marges des drames, pactisant parfois avec l'histoire, buvant à la coupe du rêve, m'abandonnant à la nostalgie et à la dérision tumultueuse de la vie.

Je porte en moi la fatigue des jours, l'usure née de la poussière, les scènes qui défilent autour des défunts, les rames qui heurtent la considération, la lutte contre l'oubli qui me hante depuis l'enfance. Je vais cueillir le noyau de la vérité décriée, même si mes ficelles s'effilochent derrière des chats affolés, même si je suis prophète pourchassé, envoyé perdu dans l'absence.

La poésie, pour moi, est une veille.

Elle ne promet pas la consolation, ni la victoire sur la nuit. Elle offre une demeure fragile à la douleur, une musique à la perte, une forme à l'errance.

Dans chaque vers, je tente de retenir ce qui s'efface, de nommer ce qui se tait, d'accueillir la brûlure de l'exil, de l'attente, de la privation, de la mémoire fracturée.

Je ne suis ni guide ni prophète. Je suis celui qui veille, qui persiste, qui refuse de détourner le regard du vide.

Je veille pour que, dans le silence immense, quelque chose advienne : un frémissement, une lueur, une promesse fragile.

Je veille pour que la mémoire ne soit pas tout à fait brisée, pour que la vie, même devenue langue morte, puisse encore balbutier un chant, pour que l'absence ne soit pas seulement une perte, mais aussi un espace où renaître.

Je porte en moi l'exil comme une seconde peau.

C'est une absence qui ne me quitte jamais, une nostalgie qui me ronge et me façonne.

Dans mes poèmes, je cherche la patrie perdue, ce pays à venir qui ne répond à aucun nom, cette terre d'accueil qui n'est ni un lieu ni une époque, mais un désir, une guérison, une attente ...

Je me noie dans mes larmes, je médite l'impossible, je revisite les villes effacées par le temps, les soleils éteints, les fêtes mortes et amères comme des silences.

La patrie, parfois, m'exclut même de mes propres hantises, et je me retrouve abandonné aux marges de la mémoire, la tête craquant sous le poids d'une histoire fracturée.

L'exil n'est pas seulement géographique : il est intime, il traverse la langue, le corps, la mémoire.

Il s'insinue dans chaque vers, dans chaque image, dans chaque silence.

La poésie me permet d'habiter cet exil, de le transformer en espace de veille, en territoire de résistance.

Je ne cherche pas à fuir l'oubli : je l'affronte, je l'interroge, je tente d'en extraire une lumière, aussi fragile soit-elle.

Je dialogue avec les ombres, avec le vide, avec les souvenirs qui babillent et s'accrochent à mes nuits.

Écrire, c'est aussi tenter de sauver ce qui peut l'être :

le parfum d'un sourire disparu,

la chaleur d'une voix aimée,

la douceur d'un front suant de passion,

la magie d'un mot qui console ou qui blesse.

Dans le jardin de mes mots, je cherche l'éden de mon identité, la demeure où je pourrais enfin reposer mon âme fatiguée.

Même séparé, même déraciné, même condamné à l'absence, j'essaie de peindre les distances aux couleurs d'un monde réinventé.

La mémoire me hante, mais elle me nourrit aussi.

Elle est à la fois blessure et source, gouffre et promesse.

Je pleure les âges disloqués, les enfances arrachées, les jours prescrits, mais je me relève, encore et encore, pour écrire, pour dire, pour témoigner.

La poésie devient alors un acte de survie, une manière de refuser la disparition, de lutter contre la poussière, contre l'usure, contre le silence.

Elle est le cri qui traverse la nuit, l'écho d'une joie trop longtemps effacée, la lettre en fuite, affamée, qui m'étrangle de ses morsures.

Dans ce recueil, je suis à la fois :

*le naufragé et le veilleur, celui qui se perd dans
l'émoi,*

celui qui rêve d'un retour impossible,

*celui qui s'accroche à la lumière vacillante d'un
amour, d'une amitié, d'une mémoire.*

Je m'adresse à tous les exilés, à tous les déracinés, à tous
ceux qui cherchent une patrie dans les mots, dans les
regards, dans les silences partagés.

Je leur tends la main, je leur offre mes vers comme une
veille partagée, une lumière fragile qui vacille mais ne
s'éteint pas.

Je ne prétends pas :

guérir les blessures, ni combler les absences.

Je ne fais que :

*veiller, humblement, obstinément, sur ce néant qui
nous relie tous,*

*espérant qu'un jour, au détour d'un poème, une
voix, un visage, un souvenir viendra répondre à
mon appel.*

Veiller sur le néant, c'est aussi veiller sur la parole :

*cette parole qui hésite, qui tremble, qui parfois se
refuse,*

*mais qui, malgré tout, cherche à naître, à survivre,
à se transmettre.*

**J'ai compris, au fil de mes nuits d'écriture, que la poésie
n'est pas une certitude, mais une quête :**

**une tentative humble de donner forme à l'indicible,
d'offrir au silence une voix,**

**de recueillir, dans l'obscurité, les éclats de lumière que la
vie consent à laisser derrière elle.**

**Je ne prétends pas détenir la vérité, ni consoler toutes les
blessures.**

**Je tends simplement la main, par mes vers, à celles et ceux
qui, comme moi, savent ce que c'est que d'attendre, de
perdre, de chercher sans jamais trouver, de rêver d'un
ailleurs, d'un retour, d'une paix qui se dérobe toujours.**

**La poésie, pour moi, est une veille partagée : elle
rassemble les solitudes, elle relie les exilés, elle fait**

résonner les voix dispersées dans l'espace fragile du poème.

Je crois que chaque poème est une lampe allumée dans la nuit, un signe discret adressé à l'inconnu, à l'ami lointain, à l'enfant que j'ai été, à la mémoire de mes parents disparus, à la petite famille qui me porte, aux frères et sœurs de sang ou de cœur, aux amis perdus ou retrouvés, à tous ceux qui, obsédés par la vive poésie, cherchent dans le verbe un abri contre l'oubli, une réponse à la fatigue, une consolation à l'exil.

Dans ce recueil, j'ai voulu transmettre non pas des certitudes, mais des questions, des élans, des blessures ouvertes, des lumières fragiles.

J'ai voulu dire la beauté de l'absence, la puissance de la mémoire, la nécessité de la veille : veiller sur les mots, veiller sur les souvenirs, veiller sur l'amour, veiller sur l'enfance, veiller sur la douleur, veiller sur le silence lui-même, pour qu'il ne devienne pas un tombeau, mais un espace de renaissance.

Je sais que la poésie ne change pas le monde, mais elle change le regard que l'on porte sur le monde.

Elle offre une autre façon d'habiter l'absence, de traverser l'exil, de survivre à la perte, de célébrer la lumière même dans l'obscurité.

Elle est, pour moi, la seule manière de rendre hommage à ceux qui m'ont précédé, à ceux qui m'accompagnent, à ceux que je n'ai pas encore rencontrés.

À travers "**Veilleur du Néant**", je transmets mon humble veille à qui voudra la recevoir.

*Je confie mes mots à la mer, au vent, à la nuit,
espérant qu'ils trouveront, quelque part, un cœur
pour les accueillir,
un regard pour les lire, une voix pour les prolonger.*

*Que ce livre soit, pour toi lecteur,
une lampe dans ta propre nuit,
un écho à ta propre absence,
un souffle d'espérance,*

*une invitation à veiller, à ton tour,
sur ce qui tremble, sur ce qui s'efface,
sur ce qui, malgré tout, demeure.*

Abdelghafour Merhouar

L'écho de mes battements

Entre silence et obscurité,

La parole erre dans le néant.

De plus belles images

Entrent dans le poème,

À travers l'écho

De mes battements.

La lumière, prise en ravage

Des flux des peines,

Laisse derrière elle un parfum

D'où naissent ces mots.

Ô poésie !

Le poème me quitte, en refus muet,

Ô poésie !

Entre mes doigts,

L'encre vers sa sécheresse.

la plume, écoeurée, vacille,

Ses veines ne saignent plus

Ô plume renversée !

Ta voix, tremblante,

Ronge ma feuille oublieuse,

Qui gémit sous mes mots mécaniques.

Ô poésie !

Ecris, toi, la lettre en fuite, affamée,

Celle qui m'étrangle de ses morsures,

Encore, dix fois encore,

Dans l'écho pâle d'une joie

Trop longtemps effacée.

Usure

Tout est choyé ...

Les vers circulent,

Et je suis toujours le bon à pleurer

Les années !

La providence des mots me préparait

Des cercueils.

Je pars à la terre,

Sous moi le souterrain,

L'usure née de la poussière !

Usurpé de désir,

Je lutte, puis je me laisse aller.

Autour des défunts, les scènes ...

Et les rames heurtant la considération.

Je vais cueillir le noyau

De la vérité décriée.

Et que reprennent, plus fortes,

Nos ficelles leurs courses

Derrières nos chats affolés !

Entre dans ton absence,

Parti pris, ô envoyé perdu !

Vers eux, noue tes lacets

T'en as assez,

Ô Prophète pourchassé !

Taroudant, 1994.

Dérision tumultueuse

Au nom d'un scherzo

Favori mais infidèle

À l'usure du temps indétrônable

Au nom de l'imagination

Des sens apatrides

Périlleux et avides

Au nom des rêves assoiffés

D'un souhait impotent

Par les griffes d'une chance

Opprobre et ingrate

Au nom d'un torrent

De larmes rebelles

Où plonge profondément

Ma mémoire famélique

De poète fasciné

Par la dérision humoristique

D'une civilisation chavirante

Au nom de toute horde cannibale

En quête d'une danse non cadencée

Et d'un prestige mensonger

Et dissimulé

Juste pour oublier

J'insulte dans le hurlement du tonnerre

Et le grondement des volcans révolus

Dans les satires que récite

Chaque chouette veuve violée

Lors de chaque nuit pluvieuse et ténèbre

Dans le refus de vivre que suscite

Toute tombe nostalgique

LA RAISON D'ETRE

Taroudant 1994

Aliénation

Je me lève en silence, en flammes,
Le cœur brûlant d'illusion,
Comment franchir la privation
Pour quitter les marges des drames ?!

Enfin le pacte que j'ai fait
Avec l'histoire est sans but !
Je l'avoue, le bock que j'ai bu
Sur le côté du rêve est frais.

Dans les bras tremblants de l'espoir,
Parfois la négligence m'enlace.
Là de nombreuses souvenirs
Ont des organes babillards !

**Et avant qu'il ne soit trop tard
Le temps de mémoriser l'aube,
Dans l'omission me dérobe
Le géant désir de vous voir.**

**Je vous attends, oui, sur le palier
De nos vengeances craintives
Peut-être nous verrons la rive,
Oui, de notre accord régulier.**

**Peut-être, en un dernier élan,
Vous aurez mon cœur sans défense,
Muré dans un silence immense,
Où s'effacent nos vœux brûlants**

Fès 2012

Immigration

Quand te reverrai-je enfin ?!

Le cœur palpitant au flanc des jardins.

Doucement, doucement,

Ces maux d'amour me suffissent,

Mais la distance me ronge.

Il me suffit ces douleurs de séparation.

Ô ! Souhait de mon cœur,

Tes yeux dans leur séduction

Me causent ma somnolence.

Je me rattrape ce retard et je te verrai ?!

Quelle nostalgie gratte-elle ainsi l'antidote !

Quelle magie !

Je te voue :

Le jet de ton amour m'arrose la passion.

Je te verrai quand ?!

Et advient que je sois condamné

Au sein des caves renforçatrices

De notre rencontre longuement rêvée.

Je te défendrai, alors, contre les jungles d'amoureux

Tout en les explorant.

Dis donc je te verrai quand ?!

Prophète sera, pour toutes les trompettes,

Mon chuchotement.

Ainsi sera notre union spirituelle,

Un flot me remportant, en élévation,

Vers la noblesse de nos âmes.

Je viendrai, je viendrai

Bien qu'en un pigeon solitaire,

Messenger d'exil.

**Je ne te verrai peut-être jamais,
Mais dans l'éther où l'absence devient langage,
Ton souffle danse encore sur les rives de mon âme.
Moi l'immigrant ne suis plus un errant,
Mais un veilleur au seuil d'une aube insoupçonnée.
Il ne pleure plus les distances,
Il les peint aux couleurs d'un monde réinventé.
Ainsi, même loin, même déraciné,
L'amour ne s'égare pas, il se transmue,
Et c'est peut-être là le véritable retour :
Non pas vers un lieu, mais vers l'essence d'un lien
Inscrit au-delà du temps et des frontières.**

Tissa, 24/05/2010

Convergence

L'arbre en face de ma fenêtre
Empêche le ciel de voir
La vieille maison de l'espoir,
Flétrie et négligée, peut être

À force de jouer des stations,
Disons rivées près des sièges
Où je suis devenu étrange :
Une simple reproduction

Des yeux de cette vacuité.
L'esprit est aussi impliqué
À l'anticipation passée ;
La vie conflue en avidité.

Ce n'est pas une coïncidence
Que l'olivier de notre amour
Rit pour un moment le retour
Fade de notre convergence !

**Les visages, les quais ont marre
D'attendre la seule chaleur
Venant à travers les odeurs
Des branches toujours en retard.**

**Les murets près de notre porte
Sustentés de glace fondue
Cèdent à des trous éperdus,
La vie est une langue morte !**

**Pensez-vous que sans les fenêtres
L'œil fatigué va découvrir,
Dans le cadre, un jour s'épanouir ?!
Hélas, tout finit en vue traître !**

Au rythme de l'absence

Ici l'absence d'être est folle !

Mes saisons commencent leurs fins

Quand mon arrivée est en train

D'essayer son premier vol.

Ces deux mouettes, sans abri,

Sur ces deux côtes séparées,

Sanglotent leur espoir distrait.

La douleur dans leurs cœurs fleurit !

Et nous, comme eux, la lassitude

Nous embarque ainsi vers l'oubli,

Vers le délire et la folie.

On périt comme d'habitude.

**Pour nous faire encore du mal,
La déception nous rapproche
À cet adieu qui nous empoche
Et nous mène au vide infernal !**

Fès 2012

Ce que j'ai confié à l'écume

Je rejoins la mer

À nouveau pour repleurer cette soif.

Le coucher de soleil

Heurte timidement

La surface éclatante,

Sème généreusement

Entre la nostalgie et la privation

Une mendicité

Qui fait regretter

Cet engagement, quand le ciel,

Lui, avale insomnie et rêves !

Voici un son

Qui me vient profilant

Sur la face enflammée de la mer,

Sur l'horizon vibrant,
Il s'agit en même temps peut être
D'un désir de la vie et d'un frisson de la mort.
Ô mer qui ne sèche pas !
Lorsque mourir
Jeté dans tes bras est aventure
Pourquoi, mer, ne verses-tu pas
À mes pieds ce don d'absence
Que j'attends pour fuir l'oubli ?
Et prenez mes veines, mes douleurs,
Prenez la fierté de mon sang, mes larmes.
Voulez- vous de nouveau couler
Dans mes graines restantes ?!
Ô mer ! Joue avec
Ces oiseaux : mes pensées,
Tes vagues savent où ils veulent aller.

Reflet du silence

Là sous le ciel d'ambre, le lac s'endort,
Miroir fragile des rêves d'accord.
Les montagnes veillent, gardes muettes,
Leur ombre danse, si douce et discrète.

Les arbres chuchotent aux vents légers,
Leurs feuilles sont prêtes à voyager.
Chaque onde éclate en un très doux frisson,
Comme un soupir d'une vieille chanson.

Le crépuscule peint des teintes d'or,
Un tableau vivant, un trésor encore.
Ainsi dans ce calme, l'âme s'apaise,
Sous le reflet d'une nature à l'aise.

À la recherche d'une patrie perdue

Hors mon sang,

J'erre,

à la recherche

d'une patrie que je n'ai jamais eue.

Je me noie dans mes larmes ;

La patrie perdue

me hante dans le rêve.

De peur de ne jamais l'atteindre,

je pleure en rituel ;

je médite l'impossible.

Je vois des villes

au-delà des âges.

Ce gel,
où elles fondent lentement,
rejette l'avènement du printemps.
Et je les revois,
dans les brumes des bougies,
dans la morsure des vents,
dans l'absence fatale
des soleils éteints.

Par vénération,
je m'incline devant leurs mystères.

Hors mon sang,
comme une pluie furieuse,
je pleure encore.

La patrie m'a exclu
de mes hantises ;

Dans le rêve,
elle m'a renié,
jusqu'à m'abandonner
aux fêtes mortes,
amères comme des silences.

Voici ma tête
qui craque
sous le poids d'une mémoire fracturée.

J'ai perdu la trace
d'un pays à venir,
d'un abri sans nom,
où la paix serait :
son feu,
son air,
son eau,
sa terre.

Le jardin de tes mots

Ton son résonne encor, si bien dans mes oreilles.

Ton haleine, voilà, qu'il me brûle le nez,

Je vois aussi ton front suer d'être passionnée.

Vois-tu mon affection, me privant le sommeil ?

La magie de tes mots reste sans traitement,

Comment vais-je un jour assouvir mon désir :

Voyager dans le temps, pour les bien saisir

Et me dissoudre en eux définitivement.

Laisse- moi, don, cueillir les mauves de ta voix,

Les roses, les iris, les lys et les oranges.

Le jardin de tes mots, c'est l'éden dont je songe ;

Ma vraie identité, ma demeure sont toi.

Cet espace opposant, s'il, en chair, nous sépare,

Jamais en émotion ; c'est là mon grand pari.

Mon rêve est me couler, quand tu parles chérie

Sur tes lèvres tout en dégustant leurs nectars.

**Je t'adore encor plus, bien plus qu'auparavant,
Non tel que les mondains, ô n'es-tu pas mon ange
Que je consens mourir ancré à ta fontange,
Ou pendu dans tes yeux, dans leur rire attrayant ?!**

**Le feu de ton sourire, en fraîcheur et en paix,
Arrose les lilas de mon cœur, et souris !
C'est avec ce feu doux que ma passion guérit.
Ô souris ! Ces feux ne me rendent que plus gai.**

**Ah, quand ton spectre m'hante en mes rêves, tu sais ?
Mes émois dévalent, mes remous, mes tourments.
Je m'oublie soûl devant ton attrait enivrant,
Combien aurais-je pu lui faire de baisers ?!**

**Je verse des pleurs qui calcinent ce paysage,
Témoin de mes folies délirant à leur guise.
Le cœur, lui, embrasé, la langue s'électrise,
Mes vers me cèdent donc à ces fous babillages.**

**Je vais rêver quand même à notre enjouement :
Être ensemble unis loin de toutes lassitudes.
Et rêver d'être toi lors de mes solitudes
Sans doute adoucira mes maux d'enchantement.**

**Par quels versets alors vais-je supplier dieu
Que les jours à venir seront à nous aisance,
Que l'ambre puisse avec le musc en alliance
Parfumer l'agrément éternel de nous deux !?**

Mercredi 07/03/2012

Belle immigration mortelle

Le sourire s'étant reposé

Sur ses lèvres

Disait au vent

De tisser mon linceul.

Sur ma poitrine

S'est crucifié le chant famélique

De mon cœur inassouvi,

Ses plaies, où domine

La soif, chagrinent

Sous une belle convulsion,

Mes sens maintenant

Migrateurs vers elle.

Combien d'Impulsions

J'aurais voulu raccrocher ?!

Mais les ondes cycloniques

De l'éclat de ses yeux

Me couvrent et me déblayent

M'emportent vers une mort courtoise

A bas donc le monde sceptique

La fusion de vos outrages

Ô vous ceux qui ignorent

Que la vie à vrai dire

Est le vœu de mourir

Dans l'accalmie d'un sourire !

L'âge nous traverse

Bien sûr, j'ai à vieillir, ô ma génération !

Le temps passé désormais ne dépend

Plus à mon reste.

Seulement, où vole le monde ainsi ?

Peut-être là où nous avons vu

La nuit à venir comme

Une vague rouge.

Mais, où en étions-nous avant ?

Nous commençons, bientôt,

Notre jeunesse,

Pas si longtemps,

Nous tombons, déjà,

Quelque part dans l'obscurité,

Et dans la gaucherie
De notre enfance arrachée,
En tant que des pailles en argent.
Qu'est-ce que nous étions ?
Nous étions ce flou
Des âges disloqués
Avant que la lumière ne baisse.
Des jours prescrits joués
Et c'est bientôt
La baisse jusqu'à
Beaucoup d'autres absences décidées !
Le temps n'attend que l'oubli.

Fès, le 14 – 02 – 2013

Ma perle perdue !!!

Allez, mes sens chercher là dans les airs lointains
Son divin parfum que m'a privé le destin !
Allez-y m'apporter une lueur de son front,
Mes jours noirs de chagrin, de spleen, c'est sûr luiront !
Allez-y m'apporter de ses joues un rayon
Me réchauffant la vie où souffle en tourbillon
Un grand deuil lassant, givrant, dans ma cervelle
Le songe où je me vois ange veillant sur elle !
Son sourire m'était une source de vivre,
Que mon âme s'envole et se pose à ses lèvres,
Car déjà, moi, hélas, je vis sans un réel être
Tel un vide occupant la coquille d'une huître.
Me voilà privé de vie et pourtant mon cœur
S'il bat prie qu'elle soit comblée de tout bonheur !
Va mon cœur lui compter mes maux, car sans écho
Sont mes appels, perdus au cœur de mes sanglots.
Va lui dire ainsi que je voudrais lui pleurer :
« Maudits soient cet océan, ses vagues, ses marées !
Ceux qui nous doublent, ô, ma vraie perle perdue !

Mon unique trésor ! Ô ma paix suspendue !»
Va lui dire ainsi que je voudrais lui crier :
« Ô présente en mes yeux continues à briller !
Moi qui ai vu l’extase en voguant dans tes yeux,
Me voilà bien loin d’eux, mon sort est donc piteux !
Ô présente en mes yeux ! Tu n’as jamais cessé
D’enchanter bien mon ouïe et de le caresser
De ta belle voix tel qu’une brise à un brin,
Ta voix qui ramollit même les corps d’airain.
Si je reste figé sous tes très doux murmures
C’est que voir donc danser ta belle chevelure
Me fascine et m’éblouit, mes organes aussi
Sont épris : t’adorer demeure leur souci. »

Tissa, le : 27/04/2007

Naufragé

En moi la rivière de tristesse,
En toute hardiesse et finesse,
M'emporte vers quels rivages ?!
L'infini de ma douleur qui m'enrage
Est ma petite prison limitée par le froid.
Seigneur ! Guide-moi vers toi.
Ma barque s'est perdue dans l'émoi,
Le retour est une impasse.

Fuyard dans le monde, ô moi !
Qui n'ai pas pu voir l'horizon,
Un rayon souffrant de l'omission
Est mon être réduit
À un pot de terre brisé !
Une nuit de fantaisie me distraît

La grande lutte contre

Le ressac de son océan abstrait,

Et je me perds encore

Plusieurs fois dans la défaillance

Tel un enfant sans garde !

Il me tue le malheur qui m'hasarde,

Me recouvrant de gaucherie,

Dans l'endurance !

Sous le parfum de ton absence

Quand ton spectre, ô doux fantôme,
Franchit le seuil de ma nuit,
Les roses de mon cœur, frémissantes,
S'éveillent en silence,
Telles les premières lueurs d'un printemps infini
Qui chasse l'hiver lourd de son indolence.
Je t'étreins, haletant, dans l'urgence du désir,
Je te respire, parfum d'ombre et de lumière,
Je te soupire, souffle égaré dans l'empire
Des souvenirs, vaste mer prisonnière.
Je te lis, page vivante, recueil d'étoiles et de peines,
Et t'enlace, enfant las, meurtri par le jasmin
Que le temps a flétri sur la rive incertaine
Où s'échouent les échos de nos lendemains.

Quand ton spectre me rend visite,
Les papillons de mon âme, ivres de lumière,
S'envolent, palpitants, vers des cieux insolites,
Et mes sens, frissonnants, s'ouvrent à la poussière
D'une plume éclosée, d'un verbe en floraison,
Où la blancheur du papier se gorge de passion.

Ô spectre, toi qui portes la chaleur des vivants,
Verse-moi, goutte à goutte, comme un parfum ardent
Sur les pores de ton âme, et disperse-moi, rose éparse,
Sur les pavés brûlants de tes poèmes sans farce.
Ramasse, du bout des doigts, les coquillages brisés
De mes illusions, semés sur les plages du passé.

Ô homme !

Que j'ai dessiné, tremblant, à la lueur vacillante
Des bougies, dans l'ombre où l'amour se lamente,

Toi dont la voix résonne, grave, dans les couloirs

De l'hémorragie secrète de mes soirs.

Ô homme !

Qui a dompté l'amour jusqu'à la déraison,

Et toi, amour, qui t'es drapé dans l'étoffe de mon âme,

Serre-moi, fais renaître en moi la flamme,

Déverse-toi, pluie d'orage, sur mes terres arides,

Lave les soupirs de l'absence,

Secoue la poussière grise

Des années, et rends-moi l'espérance.

Folle est mon encre, quand elle trace ton nom

Dans la langue du narcisse, éperdue de passion ;

Et folle suis-je, ô toi que j'aime,

Quand je brûle pour toi jusqu'à l'incandescence suprême.

Fès, symphonie d'âme et de lumière

Dans l'ombre d'un Riad aux murs d'ocre brûlant,
Le vent de la magie caresse mon esprit
Je suis l'âme errante au regard vif, flageolant,
Perdu dans un mirage aux reflets assombries.

Sous l'arche d'azur où scintille un rayon clair,
J'écoute les soupirs d'une ville rêveuse.
Fès aux dix mille voix montant dans l'univers,
Tissant en doux lueurs ses brumes envoûteuses.

Les pas sur les pavés s'effacent dans l'oubli,
L'heure qui s'anéantit fuit loin de mon regard.
Qu'importe où va le temps, furtif et recueilli,
Si l'âme reste seule au seuil d'un vieux bazar.

Les astres brillent dans le calme du soir sain
Comme un destin mouvant qu'on feint de deviner.
Mon âme se fait doute au fond des clairs bassins,
D'un ciel reculé que nul ne peut dominer.

Bab Boujloud, majestueux et sage dans le silence.,
Observe sans émoi Fès en sa fierté.
Les pierres du passé murmurent en cadence,
Échos d'un ancien monde autant félicité.

Les remparts s'étalant haut, fable aux mille voix,
Ils parlent à celui qui s'abandonne au soir.
Un souffle vient de loin, lointaine et fine soie,
Comme un tréfonds enfoui qu'on ose entrevoir.

Les vues des médersas m'éveillent au délire,
Leurs noms me transperçant comme un chant oublié.
Pourquoi l'esprit doit-il un jour se dégarnir,
Et perdre en un instant la grâce éparpillée ?

Laissant derrière moi la peine de l'oubli,
Je cherche dans les souks l'écho d'une autre voix.
Celle qui s'est perdue au fond de chaque pli,
Et qui murmure encore au creux des vieilles lois.

Dans le labyrinthe d'argile et de mystères,
Mon cœur, tel un fanal, éclaire son chemin.
Chaque souffle, une prière aux invisibles sphères,
Faisant de Fès mon sort, mon destin souverain.

Ainsi, l'âme apaisée, je me fonds dans la pierre,
Devenant à mon tour l'une de ses légendes.
Et sous les cieux étoilés de cette terre,
Que mon esprit, tout libre, en ses murs, se répande.

Aux allées du Batha, les charmes dévoilés,
La paix d'un autre temps, vraie douce mélodie.
Le cuir de la Chouara, teinté d'anciens secrets,
Murmure son histoire, l'âme à jamais trempée.

Le fil du temps se tisse dans la Médina creuse,
Où les tanneurs façonnent l'étoffe de nos jours.
La Qaraouiyyine, eh oui, s'élève glorieuse,
Puisant dans ses savoirs l'éternel de sa tour.

**Si, du haut du Borj Nord, mon regard se prolonge,
Sur les toits scintillants, sous un soleil ardent.
Fès, mon divin refuge, où mon âme replonge,
Tel un Majzoob errant, ailleurs du temps strident.**

**Les fontaines chantant les contes d'un autre âge,
Reflètent la foi dans les cent places dévotes.
L'odeur de l'oud flotte en embaumant le passage,
Promesse d'un voyage aux cimes les plus hautes.**

**Mon ombre sur le mur d'une Zaouia danse,
Et l'appel du muezzin monte vers l'absolu.
Je suis ce pèlerin qui trouve sa cadence,
L'esprit enfin en paix, mon cœur sent le salut.**

Fête céleste

Le temps s'écoule, et chaque aurore a son aura,
Mais un jour, plus que tout, rescelle le contrat
Entre l'âme et le Ciel, promesse immuable et pure,
Le vendredi s'annonce en divine monture.

Ce n'est point un hasard, mais une fine loi,
Que ce jour du rappel réveille notre foi,
Un rythme hebdomadaire, un seuil grand ouvert,
Où l'esprit du croyant se sent enfin offert.

Les six jours écoulés ne sont qu'un long chemin,
Vers ce havre de paix, béni du souverain ;
Tel un pèlerinage, où chaque pas rapproche,
De cette heure sacrée où l'âme se décroche.

N'est-ce pas illusion, que l'écho du passé
Nous lie à ce présent, sans jamais délaisser
La lumière d'Adam, mousson originelle,
Ce vendredi élu, don du Maître éternel ?

**Il contient l'heure exquise, où la prière monte,
Perçerait les nuées, sans que rien ne l'affronte,
Un instant de silence, où tout se tait enfin,
Pour écouter la Voix d'un souffle souverain.**

**Alors, l'appel s'élève, et brise le silence,
La mosquée nous convie à l'intime alliance,
Les pas résonnent doux, remplis d'humilité,
Vers ce lieu saint où l'âme enfin trouve clarté.**

**Les ablutions sacrées nettoient corps et esprit,
Dans le rang aligné, l'égalité s'affiche,
Préparant l'assemblée, en son cœur rafraîchi ;
Devant l'Unicité, tout bonheur s'enrichit.**

**Le sermon de l'Imam, sagesse éloquente,
Nourrit l'âme affamée ; ses paroles ardentes
Forment un guide pieux, qui éclaire les voies,
Et ramène à l'essence, au-delà de nos joies.**

**Chaque prosternation, un abandon sincère,
Face à la Majesté, humble et douce prière ;
Les mains jointes vers Lui, en un geste profond,
L'univers s'agenouille, autre part de tout fond.**

**N'est-ce pas prodigieux, qu'un jour bien seul rassemble
Tant de cœurs accordés, que rien ne désassemble ?
Une invisible force, oh, qui nous unit tous,
Dans la même oraison, dissipant tout courroux.**

**Le commerce arrêté, l'agitation s'apaise,
L'âme retrouve un port : sa douce et juste aise ;
Un repos mérité, après l'effort mondain,
Pour bien se ressourcer en Dieu, de main en main.**

**C'est un festin sublime, où l'âme se dégage,
Où la miséricorde en torrents se présage ;
Un rendez-vous auguste, où le pardon abonde,
Pour purifier l'être, et resanctifier le monde.**

**Les Anges dans leur grâce, élèvent nos suppliques,
Vers le Trône éminent, sous hymnes séraphiques ;
Chaque vœu murmuré, chaque larme versée,
Est un pas vers la Paix, en un don exaucé.**

**Ô vendredi béni, ton essence est splendeur,
Tu es le parangon de l'ultime grandeur ;
Bijou dans la semaine, et phare dans nos vies,
Pour nous conduire vers l'Éden onirivi*.**

**Que cette journée sainte, à jamais nous inspire,
À vivre chaque instant, dans un profond délire
De foi et de lumière, éternellement beaux,
Que le vendredi soit le noble des bijoux.**

**Que tout vendredi soit prières pour le Prophète,
Que la grâce et la paix descendent en conquête.
Qui invoque pour lui ce jour avec ferveur,
Recevra mille dons, promesse du Seigneur.**

*** « Onirivi » (mot inventé) : Une rivière de rêve, un courant onirique, un flot vers un ailleurs idéal, un passage fluide vers l'imaginaire ou le céleste.**

Dépouillement

La vie...

Quelle joie porte-elle,

Sinon celle, maligne,

D'un mirage qui s'efface avant d'avoir été vu ?

Demain sourira, peut-être, comme une fleur

Qu'on devine à peine derrière le brouillard,

Mais déjà ses pétales tombent

Sous le vent sale du souvenir.

Car les mains d'hier -

Ombres indociles,

Main basse sur mes promesses -

Travaillent dans le noir à l'effacement,

Et griffent, en silence,

Le visage même du possible.

**Avant aujourd'hui,
Avant même ce souffle,
Les beaux souhaits se fanaient dans leur bourgeon,
Et s'évaporaient
Comme un encens discret dans la gorge du poète.
Et là, dans le dernier mot qu'il murmure ...
C'est tout le charme du langage
Qui s'effondre,
Comme une étoile sans lumière
Dans le puits des silences.**

**Le poète boit la perte,
Amère, brûlante,
Une gorgée noire,
Puis une fièvre blanche.
Il grise le jour défait,
Il vacille avec les heures désenchantées,**

Cherche un nom aux choses mortes.

Le jour...

Il bourlingue, hébété, sous nos paupières,

Comme un navire sans port,

À travers les portes fermées de l'espoir.

Et ce qui devait être,

Ce que le cœur avait jadis imaginé,

Se fond, se dérobe, s'amenuise

Juste après avoir frôlé l'idée d'exister.

Tout ce que le hasard,

Ce maraudeur, aux poches pleines

D'injustice et d'oubli,

Nous avait confisqué,

Me revient, non comme une consolation,

Mais comme un souffle creux,

Un inventaire d'absences.

Ô vie nue,

Sans ornements,

Sans avenir enrubanné de promesses,

Voici ton vrai visage :

Une page déjà jaunie

Que nul ne tourne.

Fès le 06/11/2013

Les Héritiers du vent

Là, où les messagers de l'aube assiègent l'ombre
Un peuple vif se lève, armé de songes clairs.
Leurs mains sont fanions, sans limite ni nombre.
Leurs voix roulent plus haut que les plaintes des mers.

Ils marchent, l'air natal brûle leurs pas sublimes.
Leurs yeux sont des puits froids où nage l'aiglon.
Ils boivent au mirage, eau jamais bien ultime,
Et leur soif est un feu qui chasse l'exclusion.

Le ciel, ce grand berger aux houlettes d'étoiles,
Pousse vers le levant ces cavaliers des temps.
Leurs pas, tels des glaciers, dénouent leurs longs voiles,
Et l'heure accouche en eux de profonds chants.

Ces guerriers ardents portent un feu sacré,
Héros de Gaza, flamme jamais éteinte.
Ils vivent dans nos cœurs, gardiens de liberté,
Leurs vœux tracent l'histoire et défient la contrainte.

**Ils n'ont pour lit que l'herbe âpre de ces solstices,
Pour toits que le vol noir des corbeaux voyageurs.
Leur chair est un dépôt des saintes cicatrices,
Leur rire est l'éclair bref qui fend les profondeurs.**

**À nul autre ils devaient leurs droits ni leur naissance :
Ils sont nés des débris des astres en courroux.
Leur langue a le tranchant des glaives sans offense,
Leur silence est peuplé d'anges plus vieux que nous.**

**Quand ils lèvent leurs bras, sûr, les collines tremblent,
Les fleuves suspendus hésitent dans leur cours.
Leur souffle est une fronde où les tempêtes rassemblent
Les poussières d'un monde englouti pour toujours.**

**Ils ne pleurent jamais. La douleur est un leurre
Qui se dissout au creux de leurs paumes de sel.
Leur deuil est un combat où les effrois meurent,
Et l'émoi est une enfant qu'on sacre sous le gel.**

**Leurs morts sont des embryons parsemés aux falaises,
Leurs os, des instruments que l'infini fait chanter.
La terre se souvient de leurs pas qui pèsent,
Et le sable déjà continue à les sculpter.**

**Un jour, ils renaîtront dans les plus sages fables,
Comme un nuage frais baigné dans sa clarté.
Les bois murmureront leurs noms si adorables
Et l'éther gravera leur noble pureté.**

**Alors, près des dolmens où veillent les pierres,
Un enfant entendra dans le vent leurs haleines.
Il croira que c'est là l'appel de leurs cœurs fiers,
Il sacrifiera tout pour eux, héro sans chaînes.**

Fès, le : 05/05/2025

L'archéologue du feu

Dans l'abîme du temps dort un feu primordial,
Semence d'univers aux racines stellaires.
L'âme y puise en secret son souffle initial,
Tandis qu'au fond des nuits, les forces tutélaires
Forgent dans les chaos leur métal nuptial.

L'homme porte en son sang cette braise mythique,
Vestige incandescent d'un soleil ancestral.
Son corps est un creuset, un antre énigmatique,
Où brûle sans repos l'élément viscéral
Qui nourrit sa fureur et sa quête mystique.

Quel oracle aujourd'hui, dans sa voix sidérale,
Dira les vieux tourments qui hantent nos esprits ?
La cendre de nos jours est la couche natale
D'où surgira demain, sous des cieux assombris,
L'ardente floraison d'une aube boréale.

Nous sommes les veilleurs des flammes oubliées,
Archéologues fouillant l'abîme du langage.
Les mots sont ces fragments de terres exilées
Qui gardent en leur sein, malgré les grandes rages,
L'empreinte des soleils aux splendeurs immolées.

Le verbe est un brasier où l'être se consume.
Il brûle, souverain, au cœur de nos déserts.
J'y plonge mes deux mains sans craindre l'amertume ;
Le feu purifie tout, même les maux soufferts,
Et transmue en clartés la plus sombre écume.

Conscience ! Feu sacré qui dévore et qui crée,
Qui enflamme l'erreur sans jamais s'épuiser !
J'offre à ta violence une chair ulcérée
Par tant de faux savoirs, parée à s'embraser
Pour renaître, lucide, aux sources éthérées.

Dans l'immense palais des chiffres et des signes
L'incendie du savoir fait craquer les piliers.
Les doutes meurent sous les feux qui étreignent

**Les temples orgueilleux aux murs fortifiés,
Tandis que dans la nuit, des vérités s'éteignent.**

**Au seuil du grand brasier se tient notre mémoire,
Avec ses manuscrits, ses tables et ses lois.
Le feu qui la traverse en fait jaillir l'histoire,
Non comme un livre mort aux propos trop étroits,
Mais comme un chant vivant, brûlant et transitoire.**

**La pensée est ce phare où confluent les orages,
Ce foyer qui transforme et la nuit et le jour.
Elle tranche et féconde au cœur même des âges,
Elle éclaire la route au prix de son amour,
Et guide le navire au-delà des naufrages.**

**Je suis l'homme debout au milieu des flambeaux,
Sentinel éveillé quand l'aurore vacille.
Ma parole est ce feu qui dévore les maux
Et fait surgir du noir, comme autant de bastilles,
Les contours d'un destin plus juste et plus nouveau.**

Fès, le : 09/05/2025

La nuit nous emporte

Sous l'éclat des éthers, la barque au bois docile
Attend le doux frisson d'un souffle providence,
La nuit, dans son écrin, prolonge le silence,
Et l'univers suspend son murmure fragile.

Le ciel profond ruisselle en poudre de cristal,
Chaque étoile s'allume, en douce révérence,
Et la Voie Lactée, dans son immense danse,
Offre au regard humain un rêve sidéral.

Les monts veillent en paix, comme deux bras sacrés,
Berçant l'eau noire et lisse en miroir de patience.
Leur ombre enveloppante, en sombre confiance,
Se fond dans l'infini des échos murmurés.

Le bateau solitaire, embrasé de lueurs,
Flotte au cœur du décor, joyau de transparence.
Son ventre rouge luit comme une délivrance,
Porteur d'un feu discret, messenger des ardeurs.

Un reflet d'or jaillit au lointain de la rive,
Là où le jour expire et renaît en silence.
Est-ce un dernier adieu ? Une simple présence ?
Ou l'éveil d'un secret que la nuit seule avive ?

L'eau, d'un calme absolu, conserve l'éclat pur
De ce ballet céleste en lente incandescence.
Chaque onde épouse l'ombre avec obéissance,
Comme un souffle de paix dans un rêve si sûr.

Le vent ne dit plus rien, les feuilles sont figées,
L'instant semble voler l'éternelle cadence.
Et l'univers omet le poids de sa balance,
Pour plonger dans la nuit aux veines enneigées.

L'étoffe du cosmos, en son vaste linceul,
Recouvre de douceur la vie et ses errances.
L'homme, en sa barque nue, déguste l'immanence,
Et sent couler en lui l'éternité d'un seuil.

**Les astres en silence écoutent les vivants,
Leurs douleurs, leurs élans, leurs faibles résistances...
Mais dans ce lac figé, toutes les apparences
S'effacent doucement, se rendant aux vents lents.**

**Ô barque de lumière, où vas-tu dans la nuit ?
Tu portes un espoir ou bien une sentence ?
Peut-être un rêve fou, ou la réminiscence
D'un monde disparu que le silence suit...**

Des glaces

Les fluctuations résistent encore

À l'érosion de ma ville natale !

À propos du futur

Des mots radiés

- Datant de la naissance

D'une femme restée prisonnière

De l'histoire -

S'ennuient d'être racontés

Toujours à l'envers.

Une mère étrangère a perdu

Sa mémoire,

Elle attribue son identité

À la terre

Expulsée, écrite

Sur des maisons sans murs ni corps.

L'aliénation chronique rampante

Dans la brutalité de sa nation

Où les accusations souffrent

Loin de toute la médecine,
Les sentiments congelés
Voient inutile
Un traitement urgent
Si l'homme détruit le temps
De ses fouets,
Son don fait répandre
De la nostalgie
Dans les trouées de l'âme.

Perdue dans le froid acerbe
De l'oisiveté enracinée
Au fond des convois des désirs,
L'accumulation des débris
Poursuivent leur obscurité.
Là, des ans restent
En face de vous
Juste pour mettre
Les lignes entre
Envoyé et raison ;
Peut-être le seul moyen

Est l'éparpillement
De la géographie.
Le corps a quitté l'Esprit,
L'âge ampute la touche finale
Qu'on ne sait pas comment mettre
Afin de barrer
À la discussion
Sa peinture,
Ses lettres.

Il est loyal,
Comme la pluie estivale,
De rester caché.
Le destin rationnel
Recherche vos panneaux,
Parmi les forêts nues,
Les époques assoiffées
Et les hauts sommets
De la trahison.
Le droit d'être,
Que vous ne savez pas,

**Vous a apporté
Le passé mûr.
Dites-moi
Qui a péri
Mon sort ?!
J'ai le milieu blessé
De l'évidence,
Vous avez les pistes
Filées de l'hypocondrie.**

**Au cœur de mes mains
Détenues,
Vous êtes,
Depuis des chagrins gauches,
Mon aversion.
Je vous garde exil de
La tombée du soleil,
Ô, vous, châteaux des remords !
La rage argentine
Danse dans les veines
De la plainte, c'est,**

**Pour vous et moi,
Que, par hasard et déchéance,
Elle renonce à ses apparences.
Elle est un givre sur nos fois de glaces.**

De la rose au poème

Et lorsqu'une rose fleurit
Ouvre son cœur à la rosée,
Le jour fait donc exposer
Son parfum mais en rêverie.

Et lorsqu'une rose s'effleure
Et parle au poète en cherchant
Un vers, lui épris, il l'entend,
Tel un bon dévot en prière.

Embelli, naît donc le poème
S'allaitant tout comme une abeille
De son nectar et de sa gemme
Aussi de sa teinte vermeille !!

Cris d'un cœur rabattu

Dans le large espace rêveur
De mes élans, de mes ardeurs,
Si, j'ai vu le temps moissonner,
De sa faucille mes années.

Et vaincu par mon atonie,
Je porte sans dos mes épis,
Mes impulsions, mes printemps
Vers des lieux morts il y a longtemps.

En espérant voir un abri
Le long des échos de mes cris,
J'envoie sur un tapis volant
Mes refus aux cieux vieux et blancs.

Ô mes paris retentissants !
Mon étouffant écroulement
Déchaîne mes haltes et peurs,
Dans les sens de neuves hauteurs.

Conquête intimidée

La période fuyarde, dans mon retour,

Je l'accueille de loin ...

Chaque soir pendant des murs et des murs.

L'oppression que voici n'a pas d'Esprit :

Les brises matinales sont rares depuis

Les maintes printemps ratés !

Les enfants de mes pensées dans leurs nids

Guettent leurs bourreaux en fer ;

Fugitive dans le lieu sans ailes,

Mon enfance se perd à nouveau.

Tous les accès de l'impossible s'ouvrent

À mon cœur, le tissu que je porte

Me trahit, comment conquérir

Mon pays qui voyage dans les odeurs

De la réfraction ?

Privé d'aspiration,
Je continue
À jouer le rôle
De l'enfant malade malgré lui.
Une lente imagination me transmet
À des rives sans rebords,
Je ressens le bâton de mon maître
M'offrir un phlox,
Sauf que ma nuit s'enfonce
Encore plus dans le noir !
Qui pourrait me fournir
Un fil à suivre ?!
Je devancerai mes feuilles rampantes
Dans la négligence,
Où ma patrie repousse
En des reprises faibles et molles.

Fès, avril, 2012

Ça sonne ...

Une cloche sonne pour signaler
L'heure d'apprendre la poésie.
L'espace entre la mort et le poète
Est un éclair inhabituel.
Cette cloche dit à l'endormi :
Pause, une pause de plus !
Mais l'obsédante réception
Lance la foudre
Qui va m'enseigner
Comment être compagnon
Du poète ; soit, elle va me dire,
Le silence en boule de Bowling
Qui ne trompe pas ses goupilles,
Soit, le vallon, là, relis
Ses torrents, ses fleurs
Ses brumes, ses horizons
Son soleil, sa pluie
Et va en avant dans l'élan.
C'est à ce travers qu'enfantent

**Les rimes dans la tombe
De ton être, le nouveau-né
À venir à la prochaine sonnerie !
Et la cloche persiste, insatiable,
Comme un battement qui défie l'oubli.
Chaque tintement creuse le silence,
Éveille l'ombre, taille l'esprit.
Suis son appel, entends ses échos,
Ils tissent le verbe au bord du néant,
Là où la parole s'élève en prière,
Où le poète renaît dans son chant.
Les rimes tombent, mais jamais ne s'éteignent,
Elles s'enroulent aux racines du vent,
Fécondent le vide, exaltent l'absence :
Un refrain d'infini au seuil du vivant.**

L'espoir sans issue

Là-bas au bord des nuages,
Tel un caillou têtu mais sage,
Esseulé je défie la rage
Des vents farouches et étourdis.
Tout en contemplant l'essaim surnois,
Je diffuse ma nostalgie
Parmi les airs endormis
De paix et de gloires,
Et des fleurs d'espoirs.
D'un œil déraciné,
J'éventre le secret d'être,
Remâche la belle époque
Et pleure et pleure
Aussi follement qu'un bébé délaissé
Un amour impossible et trépassé.
Mais à qui pleurer ?
Le temps voilà qu'il me tourne le dos,
L'espace s'assombrit

**Et devient du passé,
Les gens y sont des fantômes ahuris,
Le silence me grattant tout au fond
A abasourdi le rêve,
Et le désarroi de mes désirs
A égaré ma vie et mes dons.
A qui me plaider !?
Et le poème à force de languir
Sous le poids de mes soupirs
Perdait ses rimes et sa forme.
Cela ma foi m'esquinte de me rappeler
Que tu es l'énigme qui intrigue
Le secret d'être sans code,
L'espoir sans issue
L'espoir sans issue
L'espoir sans issue ...**

Exil

La lune miroite,
Je reste debout
Et je regarde
Des étincelles reflétées
Qui reluisent
En des milliards de diamants
Que reflète la lumière et la pluie.

Des silhouettes d'arbres
Pourraient être peints
Dans la distance complexe
De la nature en lumières.
Je sais que c'est incroyablement
Rare d'être
Au milieu de cet exil
De lueur, d'éclat infini.

Fès, le 14 - 02 – 2013

La pénombre d'un espoir

Qui aurait pu mouler l'espoir
Dans l'ombre de ma solitude ?!
Parfois, je cherchais,
Sur la plage de mon être lancé
Lentement au découragement,
La torche éteinte
Et mon corps transmuté
En cendre.
Dans chaque péripétie,
C'est la subjugation
Qui courrait
En mode façonneur
Dans mes silhouettes.

J'ai voulu anéantir
La nuit, une pensée
Encore de plus,
Mes mains étaient pleines de vide,

**Je ne pouvais pas tenir
L'anneau du bonheur.
Je tirais alors un sentiment
Très haut
Comme le sommet de mon Revel
Contre les étoiles
De la confusion cosmique.**

**Je versais des pleurs,
Car mon besoin d'une lumière éternelle
Remplissait mes souffles !
Qu'est-ce-que j'avais
Autre qu'écouter le bruit
De l'opacité d'une bougie
Trouant l'oisiveté de l'univers
Dont le temps s'écroulait
D'ombre à ombre ?
Je n'avais qu'un seul but :
Retirer mes yeux,
Mes doigts de cette folle danse.**

**Je me brûlais sans feu,
Le sable éternel que j'étais,
Figea sous mes doigts
Tel que des rêves
Dans les poudres
D'un ciel lancé au vent.
C'est peut-être que je devais
Soulever, encore une création
De plus, la montagne
De mes contours d'espoir ;
Mais ce sommet couronné
De neige rouge pourpre
Défendait que j'efface
La pénombre mal placée
Dans ma fumée.**

**J'aurais dû tenter
Imiter ce brouillard
Et oublier mon âme,
Semer mon corps
À travers le voyage**

**Qui m'occupait l'esprit
Voici une éternité
Active de l'attente.
Une quête dans un seul sens
De mes flammes
Me jeta dans les bras
D'un soleil anxieusement avide.**

Fès, le 17 - 02 – 2013

Le voile d'être et ne pas être

Le désir, établi en déchirement, en mirage,

Perd son convoi du chant,

Par la cour illuminée de son rivage.

Il essaie de putréfier les restes mourants

De sa télépathie fusionnée entre frontière énigme

Et recherche mesquine et désemparée.

Une étoile, tissée de sa divagation,

Laisse tomber finement son voile en excursion

D'un sourire possible caché sous sa vision errée.

Sur une page orpheline de sa mémoire,

L'abîme le conduit à nouveau

Vers les pistes de larmes.

Des nuances, par derrière

Ses jours qui s'enflamment,

Se dérivent de col en col jusqu'à

La présence masquée de son vide !

Terribles sont ses rangs dégagés,

Désorientés vers les falaises de ce mirage.

À cela s'ajoutent les débris de ces abat-jours.

Il s'agrippe à sa nonchalance, à son ombre,

Et il marche courbé, pieds nus, lèvres grimacées,

Traînant ses ténèbres, son battement endormi,

Vers le sommet de l'oubli

Qui a subi une aboulie !

Lettre au vent grognant

En cherchant mon chemin suspendu,
Entre forêt noire et nuit éperdue,
En cherchant une issue
Au-dessus de moi,
Je traîne un voyage trépassé :
La monture de ma complaisance.

Vite donc, en avant,
Bien qu'il n'y ait pas de majeur.
Seul le silence couché qui me guide,
À travers la poussière s'élevant
Dans l'air et les tonnerres,
Ô tempête, ô grognement du vent !

Qu'est-ce qui vous maintient
Sur le balcon de temps ?!
Mes moineaux et rossignols,
Terrifiés de ton attente réquisitionnaire,
Ont oublié leurs nids et leurs chants.

**Et il ne vous reste, quand le temps
S'abstiendrait, qu'à vous retourner,
Comme dernière chance de faire
Votre souhait, votre regard chavirant.
Le port absent de la prospérité
Ferme cette fenêtre entrouverte
Sur le milieu du jour chaleureux :
Portez donc vos abris vieillissants,
Vos déserts désolants !
Portez vos ancres rouillées
Puisque voici que vous vous fanez
À travers les rêveries interdites
Celles qui, en échec et réfraction dévastés,
Ont quitté mon sang hanté.**

Égratignures

Un hasard indifférent

Tourmente mes pas.

Quel dommage que

Le chemin qui m'emmène

Vers toi se trouve

À aucun côté

De mon déplacement !

À travers

Des mots nets perçant

L'atermoiement de la chance,

Je lutte contre

Ces années de retard

Forcées par cette suspension

Et cet Hiver.

Les déchirures

De mon cœur

Vont-elles guérir ?!

Et voici les écarts

Entre nous s'évasent,

Et notre télépathie

Finit en fissures !

Écoute-moi bien,

Ce que j'ai appris

Pendant ces années d'attente :

L'errance insipide vers

Un amour impossible

C'est l'effritement

Des sens pour rien.

Fès, le : 20/10/2015

Paroles niaises, silence !

Absence parmi les lettres

Rauque voix dominant

De flasques inflexions terrorisées

L'aube blême et névrose

Choqué s'abstient de revoir

D'autres horizons

D'exhiber ses zéphyrs odorants

À des envergures jamais repues

O se confuse avec Où

N multicolore est indifférente

U devient encore plus versatile

Cela fait une source de mirage

Les lettres se mettent machinalement

À la queue leu leu

Quel jeu !

Combien donc de causeries soûles

Se font palaprement par jour ?!

Les halètements des Grizzlis s'élèvent

En tourbillons au-dessus

De nos cascades de paroles

Nos murs à maintes reprises

Poussent des cornes

Nos papiers s'égosillent, gueulant, trépignant

Et quand un atroce Puma Concolor éternue

Toutes nos allures le bénissent.

Prisonnier de mes brûlures

J'ai parlé à cette brise navale,
Les yeux, tel un minaret mis en feu.
Rien qu'un seul un spectacle difficile
Qui miraculeusement me venait
En réponse, sous un ton magistral
Que le mot est toujours céans,
M'indiquant aussi les ondes voraces.
Vraiment, il était absent le charnier
Attentif de mes grandes peurs tenaces.
Non, la mer n'avait jamais de paroles,
À chaque fois qu'elle me promettait
De resplendir, elle cachait ses dons.
Alors, mes petits songes cloisonnés
Sollicitaient à l'écho de ses idoles
D'emporter ses flammes un peu plus loin

De mes nuits, un peu plus loin de mes fonds ;

De laisser aussi paraître le jour

Radieux, en tant qu'un essaim d'hirondelles.

Mais l'écho insistait à brûler

Jusqu'à la moelle mon discret parler,

Et ordonnait à tous ses fossoyeurs

De reverser sur mes sens répudiés

Encore d'autres vagues plus flambantes.

Fès 2012

Il reste toujours un rêve à oser ... !

Quel rêve donc pourrai-je oser ?

Et l'oubli nous a écrasés

Entre les creux de ses mains dures,

Certes de ses feux, nos brûlures !

Non, la chance aussi nous en veut,

Jalouse, elle mise aux envieux.

Et le peu qu'on a encaissé,

Il ne rompt de se casser.

Se voir même dans un beau rêve,

Tel est mon vœu, voici qu'il crève,

Telle qu'une assez jeune bulle

Qui dans le vide se recule

Et puis s'éclate en un clin d'œil !

**Et le sort, s'il close son seuil,
Nul n'a ses clés, c'est bien dommage,
On n'a qu'à languir avec l'âge !**

**Quel rêve donc pourrai-je oser ?
Et l'oubli nous a écrasés
Entre les creux de ses mains dures,
Certes de ses feux, nos brûlures !
Devine comme je te veux,
Ô toi prunelle de mes yeux !
Si, la vie nous a oppressés,
Moi je ne vais point renoncer.**

**Se voir même dans un beau rêve,
Tel est mon vœu, voici qu'il crève,
Telle qu'une assez jeune bulle**

Qui dans le vide se recule !

Quoique, je vais garder en roses

Ma vision tant que je l'ose.

Je vais tâtonner ton rivage,

Leur sens, mon âme l'envisage !

Les doux mots que tu me murmures,

Tout en laissant ta chevelure

Frôler tendrement mon visage

Une fois, sous un branchage,

Retrouvés à temps, oui ces mots

Vont me faire calmer mes maux,

Vont me faire oublier mes émotions,

Mes troubles et mes passions.

Si une fois, là, tête à tête,

Toi et moi, la vie fait la fête.

**Finie alors la solitude,
Les pleurs changent en béatitude,
Voici un doux rêve à oser,
L'oubli qui nous a écrasés
Entre les creux de ses mains dures
Va donc bénir nos joies futures !**

Fès le 17-01-2013

Ratures anonymes

J'ai effacé l'ordre

De ce vent déchaîné.

Tenez-vous bien

Mon attention, ma sécurité,

Ma nuit !

La plupart de mes notes

Le font, les distances,

Dans la pureté,

Troublent l'attention

Simplement pour prolonger

L'été clandestin,

Pour communiquer

En des coups de pied

Nos divers sujets.

Mais le vent distant

A laissé flirter

Sur la même page

Que voici

Nos profonds sommeils !

Votre mérite est plus grand

Que cette journée

Tenue seule...

Sur la couverture

Pseudonyme de ce monde.

Peu importe, je suis parti

Tout convaincu

Que pour récolter le jour,

Plutôt le reste de ce jour

Qui nous reste,

Il faut laisser le filage

Bien tissé

Quoique de plus,

Garder l'Arche

À notre disposition

Même en pensée.

Où me conduisit donc

Votre soirée

Retourné vers ce devenir

Heureux jamais vécu ?

Le matin en mains ?

Non, même si,

Voulez-vous sourire ?

Il y aurait d'autre zone

Pour chérir notre rêve

Au feu de notre

Page blanche,

Peut être sous un autre ciel,

Où la nuit parle notre passion.

Série de divagation

Pas de pause ou de repos !

Je balance mes bras lentement

Comme une flamme

Balance doucement

Sa jambe aux dos

Des murs noircis.

Mais cette nuit

Fait soûler ses fleurs

Sur mon bureau.

La salle enfumée

Doit ficeler les lampes,

En de belles cartes postales.

Une pile ordonnée

Plus proche de l'ultime préoccupation

Avec son corps de petit écureuil

Abandonné

Dans l'universelle noirceur

Et dans l'air formé

D'écran qui desserre

Au prix de l'amour

Comme une rose

Sans caractère de tirer

La langue

Et la bouche son bouchon

Est largement fixe.

Fès, le 10 – 02 – 2013

Saisons métamorphosées

La vie se dérobe

Derrière les cloisons

Des hivers,

Où je me suis migré

En passant par des ombres

Volatils des souvenirs.

Ne me demandez pas où

Habitait ce Printemps

Retournant en arrière.

C'est ici qu'il allait donner

Naissance aux Images agrandies

De cet automne colossal.

Les vaisseaux partent

Vers leurs oiseaux enterrés

Dans le pays des pions ...

Les gens dans leur patrie

Du fond,

Posent le reste de la vérité

Au bord des films classiques

Selon la rotation de leurs spins.

L'Été va être tard cette année.

Riche mais pauvre

La vie semble être plus commode,
Si l'on a bien, par coup de chance,
Son VISA, la nouvelle mode,
La carte magique en vrai sens.

Que c'est généreux ! On paie tant,
Mais sans jamais compter ses sous.
À quoi bon perdre alors son temps ?!
Ah, si l'on peut acheter tout !

On sort le matin sans aucun
Centime évidemment sur soi,
Mais le front haut, on va hautain,
Le carton bleu fait de soi roi.

Survint quand même un jour dans la rue

Où l'on se rend bien compte enfin

Que c'est vaine la carte crue

Grande, lorsqu'on vous tend la main.

On montre alors ses poches vides

Servira-t-il ce code en tête

Ce pauvre mendiant avide

Aussi d'une bonne recette.

Sur le quai des fantasmes

Le seul angle fermé du soleil,
Voilà qu'il tente
Se retirer derrière
La fange de l'abîme,
Où mon vœu orphelin,
Comme aux anciennes jungles,
Se bat pour subsister.
Reclus, dans un rivage clandestin,
Je compte effacer de ma tête
Les faussetés d'être.
L'ennui saupoudre,
Avec du feu de la passion,
Mes desseins sans fin ;
Et le temps oiseux
Qui reste devant

**Mon aventure,
Sans pieds, s'engouffre
Dans le songe vain.
Sur le quai des fantasmes,
Je m'abandonne au sommeil,
Entre mort agile
Et survie incomplète,
Jamais séparées sous mon coussin.
Là où les ombres dansent
Au rythme d'un cœur battant,
Chaque souffle est une chance
De réécrire le temps.
Les échos du passé,
Murmures d'un désir ardent,
Viennent me hanter
Dans ce refuge flottant.
Mes songes sont des voiles**

Gonflées par le vent du doute,
Sous d'invisibles étoiles,
Je cherche ma route.
Le quai s'étire à l'infini,
Promesse d'un ailleurs lointain,
Où l'âme enfin s'unit
À son destin souverain.
Et lorsque l'aube poindra,
Dissipant l'écume des rêves,
Mon esprit retrouvera
La force de ses trêves.
Mais le quai des fantasmes
Restera mon port secret,
Où l'imaginaire enflamme
La flamme de mon vrai reflet.

Submersion

Le feu capricieux
Que cachent tes yeux,
À travers ce visage
Doux et gracieux,
Est une mer similaire
À ce froid ennuyeux
Qui apprivoise
Le décor de ce milieu.
L'éviter, je n'en suis pas
Tellement soucieux.
Chaque travée
Entre nous deux,
Quand elle va diminuer,
Rendra pour le mieux
Mon âme nue,

De la tienne
Encore étincelante
Comme une tâche
Scintillante
Du ciel oublié
Dans le pinceau
D'un peintre rêveur.
Et seul l'amour habillé
De ma soif
Et de ton vif
Qui va rendre
Inimaginable
Ma vie hors
Des jours et nuits,
Hors du temps
Et de l'espace.
Tout va changer,

Même mes sens,

Tous les sens.

Et je le déclare :

Voici que je me noie

Dans le désir ambitieux

De me brûler

Dans les flammes

De tes yeux !

Fès, le : 23/10/2015

Rêve d'exilé

Je percerai inlassablement

Tous les chemins connus et inconnus,

Toutes les issues

Prohibées et illicites,

Et je reviendrai dansant, souriant.

Je franchirai toutes les impasses,

Je ne m'attache guère,

À ces pierres érodées,

À ces murets millénaires.

Je rivaliserai l'errance et les sens,

Je troublerai encore ces eaux mornes,

Je divorcerai l'oubli imperméable

Et obscène.

Que ces chaînes iniques

Me requièrent sans pitié !

Je fumerai tes lettres et mes cartes,

Je priserai tes beaux souvenirs,

Pour que tu m'absorbes à l'infini,

Et je reviendrai,

Seul ton parfum sera ma provende,

Si tu me le permets.

Ta splendeur enfin me suffit

Ô, Fès ! Pour vivre l'éternité ...

Taroudant : octobre 1993

Pour distraire la douleur

Voici un autre départ
Des sens vannés harassés,
Vers tes braises,
Que vous avez vécues
Comme incendie
De certaines Villes trempées
Dans tes mers.
Que tu sois emprisonné des navires,
Des mouettes attaquent
Le bleu de ces vagues
Responsables de cette tempête
Qui passait
Sur le rire des nids innocents,
Où nichaient tes rêves
Sur ces arbres desséchés,
Sur le côté de la chute.
Refuser la nuit,
Ses fenêtres
Peintes de mythes,

Pour dénigrer le long ennui,
Truste encore plus loin
Ces ramilles.
Encore plus loin que ces murailles
Voyagent, plutôt fuguent
Dans les souvenirs de pluie,
Vers des espacements sans esprits.
Le rouge commençait à gémir
Chaque fois que tes souhaits
Saluaient la main de l'absence.

Comment déclouer alors
Les bosses de l'inappétence
Plantées sur tes côtes
Ô mer funeste de poète ?!

Fès le 20/07/2015

Pluie

Je n'ai pas envie d'attendre cet automne
Jaunissant au-delà du printemps, tenant
Dans l'espace la peur grise et l'obscurité rare ;
Et sous le noir de mon hiver, les distances
Entre mes noyades et mes armes rouillées.
Bienvenu à cette réunion,
Où se rencontrent chimère
Falsifiée et appel muet.
Ô, chemins corrompus dans l'eau !
Mes cris pâles appauvris
Me détiennent le départ.
De cette façon mes lampes
Se regardent sombrement dans les anxiétés
De mes marches vaines et de mes entraves.
Seules ces glaces de l'éternel hiver

Me révèlent ainsi la commisération de l'eau
Qu'à travers, je me verrai où vous ne me verrez pas,
Peu importe, mon visage au portrait d'un rêve.
Et me traine enfin l'écho fantaisiste
D'une fiction glaciale, me réchauffant
Le jet rouge et blanc de mon silence.
Ô Seigneur ! Est-ce là une nouvelle rive
Qui clignote me permettant
De redoubler la distance
Pluvieuse qui me précède ?

Fès 2012

Table des matières

N°	Titre du poème	Page
1	Note d'intention	9
2	L'écho de mes battements	21
3	Ô poésie !	22
4	Usure	23
5	Dérision tumultueuse	25
6	Aliénation	28
7	Immigration	30
8	Convergence	33
9	Au rythme de l'absence	35
10	Ce que j'ai confié à l'écume	37
11	Reflet du silence	39
12	À la recherche d'une patrie perdue	40
13	Le jardin de tes mots	43
14	Belle immigration mortelle	46
15	L'âge nous traverse	48
16	Ma perle perdue !!!	50
17	Naufragé	52
18	Sous le parfum de ton absence	54
19	Fès, symphonie d'âme et de lumière	57

N°	Titre du poème	Page
20	Fête céleste	61
21	Dépouillement	65
22	Les Héritiers du vent	69
23	L'archéologue du feu	72
24	La nuit nous emporte	75
25	Des glaces	78
26	De la rose au poème	83
27	Cris d'un cœur rabattu	84
28	Conquête intimidée	85
29	Ça sonne ...	87
30	L'espoir sans issue	89
31	Exil	91
32	La pénombre d'un espoir	92
33	Le voile d'être et ne pas être	96
34	Lettre au vent grognant	98
35	Égratignures	100
36	Paroles niaises, silence !	102
37	Prisonnier de mes brûlures	104
38	Il reste toujours un rêve à oser ... !	106

N°	Titre du poème	Page
39	Ratures anonymes	110
40	Série de divagation	113
41	Saisons métamorphosées	115
42	Riche mais pauvre	117
43	Sur le quai des fantasmes	119
44	Submersion	122
45	Rêve d'exilé	125
46	Pour distraire la douleur	127
47	Pluie	129
48	Table des matières	131